

«Désolé, je n'ai vraiment pas le temps»



CHRONIQUE
LAURENT HUBLET

Entrepreneur dans le numérique et philosophe

Combien de fois n'avez-vous pas prononcé ou entendu cette phrase, dans un contexte privé ou professionnel?

Cette phrase tellement banale pose pourtant une question fondamentale, source de bien des incompréhensions dans les familles et les entreprises. Est-ce que nous subissons le temps ou est-ce que nous avons prise sur lui? Est-ce un phénomène extérieur ou une expérience intérieure?

Pour parler de ce temps qui s'impose à nous, les Grecs anciens utilisaient le mot «chronos», qui a donné chronomètre ou chronologie. Chronos, c'est le temps linéaire de la physique, qui s'écoule quoi que nous fassions. C'est aussi le temps maudit des poètes, dont parle Baudelaire quand il dit «un court, et l'autre se tapit pour tromper l'ennemi vigilant et funeste, le Temps!».

Si l'on s'en tient à cette définition d'un temps chronologique imposé de l'extérieur, alors on peut effectivement affirmer: «je n'ai pas le temps». On ne pourrait d'ailleurs pas affirmer le contraire! Au sens de chronos, on n'a



littéralement jamais le temps. La phrase «je n'ai pas le temps» signifierait-elle peu de choses? S'agirait-il simplement d'une affirmation fataliste, du genre «ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas pu le voir, le temps ne m'appartient pas»?

Toutefois, les anciens Grecs utilisaient un second terme pour parler du temps: «kairos». Le kairos, c'est le moment opportun, l'instant «T» de l'opportunité.

Le dieu kairos était représenté sous les traits d'un jeune homme au crâne garni d'une unique touffe de cheveux. Ainsi que l'a dit Nietzsche au XIX^e siècle, «pour dompter le kairos, l'instant favorable, il faut saisir l'occasion par les cheveux!» Avant c'est trop tôt; après c'est trop tard. Mais là, maintenant, c'est le kairos – le temps du choix et de l'action, où l'on attrape par les cheveux ce petit dieu qui s'échappe.

Avoir prise sur le temps

Si l'on comprend le temps comme kairos, alors la phrase «je n'ai pas le temps» devient très intéressante!

En effet, contrairement au temps-chronos, nous avons prise sur le temps-kairos. Le choix de l'acte nous appartient. Le kairos témoigne d'un espace de liberté humaine au milieu d'un temps-chronos qui s'écoule en dépit de nous. Il est donc primordial, pour chacun.e d'entre nous, de pouvoir exercer librement notre kairos. Il faut nous protéger contre les voleurs de temps – ces procédures ou ces personnes qui nous privent des moments opportuns. Comme, par exemple, cette réunion

inutile à 18h qui nous fait rater le sourire (ou les pleurs!) de notre enfant dans son bain. Il faut développer, au sein des organisations, des mécanismes structurels contre le vol de temps. Et, dès lors, un collaborateur doit pouvoir dire «je n'ai pas le temps» lorsqu'il considère que le moment favorable d'une activité n'est pas venu.

Certes, mais où s'arrête alors la liberté de dire «je n'ai pas le temps»? N'est-ce pas étonnant d'entendre ces gens qui disent n'avoir jamais le temps pour rien? N'est-ce pas honteux d'entendre son conjoint dire pour la dixième fois «je n'ai pas eu le temps», parlant du choix de l'assurance RC ou du remplacement d'une ampoule de la salle de bain? Bien sûr, le temps-kairos est une expérience à la portée de tous les êtres humains libres. Il est nôtre, quelle que soit notre richesse matérielle. Mais sommes-nous vraiment égaux face à lui? Exercé de manière absolue, le kairos ne se résume qu'à un égoïsme. Si vous n'avez jamais le temps de ne rien faire à la maison, il faudra bien que quelqu'un d'autre trouve ce temps.

Donner de son temps

Comme la liberté, le kairos des uns s'arrête là où commence celui des autres. Il faut donc pouvoir faire don de son temps, à une personne ou à un groupe. Il faut parfois pouvoir dire haut et fort «j'ai le temps», entendant par là «je te fais bien volontiers don de mon temps».

Le temps, dans son sens de kairos, est probablement la seule ressource dont nous soyons authentiquement propriétaires, qui que nous soyons. Comme le dit très joliment le philosophe belge Pierre Destrée, «le kairos est le temps qui ne peut être rempli que par moi». Il faut donc prendre ce temps, au sens littéral de «s'approprier». Il faut le protéger contre les voleurs, pour pouvoir pleinement l'exercer. Et dans le même temps, il faut pouvoir le donner à celles et ceux qui nous importent vraiment. Contre Baudelaire et avec Nietzsche, il faut vouloir le moment opportun à tel point qu'on serait prêt à ce qu'il se reproduise infiniment à l'identique. En espérant qu'avec tout ça, je ne vous aie pas fait perdre votre temps...

La transition énergétique peut réunir tous les Belges



DAMIEN ERNST

Professeur à l'Université de Liège

La discordance n'est souvent que le reflet d'un manque de rationalité et la rationalité peut émerger à partir de situations bien chiffrées.

Venons-en donc de manière chiffrée au problème numéro un au niveau écologique: ces émissions de CO₂ anthropiques, causées principalement par la combustion d'énergie fossile, qui couvrent la planète d'un manteau provoquant un réchauffement climatique de plus en plus destructeur.

Mais sans cette énergie fossile, c'est l'économie tout entière qui arrêterait de respirer. La Belgique, c'est 420 TWh d'énergie finale consommée. Retenez ce chiffre de 420. La transition énergétique, c'est ce chiffre que l'on doit générer avec des sources d'énergie qui n'émettent pas de CO₂. Le diminuer grâce à l'efficacité énergétique peut faciliter les choses. Mais le vélo, l'isolation des bâtiments, la sobriété raisonnable qui ne nous ramène pas dans les affaires du Moyen Âge – ou moins caricaturalement vers un système où l'on ne sait plus payer les pensions, les soins de santé... – c'est au maximum 140 TWh d'énergie économisée.

Une quantité énorme d'énergie décarbonée à trouver

Il reste donc, dans le meilleur des scénarios, environ 280 TWh (420 TWh moins 140 TWh) d'énergie décarbonée à trouver. Les éoliennes, les panneaux photovoltaïques c'est bien, mais même en poussant ces filières avec une «vertigineuse» des plus ambitieuses, on atteint au maximum 80 TWh d'énergie décarbonée. Pour arriver à ces 80 TWh, il faudrait par exemple 8 GW d'éolien off-shore alors que les plans d'aménagement de la mer du Nord évoquent le chiffre de 4 GW, passer de 2,5 à 8,5 GW en éolien on-shore et disposer de 40 GW de panneaux photovoltaïques, soit multiplier par un facteur huit la capacité actuelle de PV installée en Belgique.

Il reste donc encore 200 TWh d'énergie décarbonée à trouver: 200 TWh, c'est la production électrique annuelle de plus de 25 réacteurs nucléaires de 1.000 MW. On peut aussi imaginer importer ces 200 TWh d'énergie décarbonée sous forme d'électricité ou de molécules synthétiques riches en énergie. On souligne ici que ces molécules pourraient par exemple être synthétisées à partir de CO₂ capturé dans l'atmosphère. Ce CO₂ serait alors transformé en hydrocarbure synthétique en le faisant réagir avec de l'hydrogène produit grâce à une électrolyse de l'eau utilisant de l'électricité

renouvelable. C'est complexe. C'est de la grosse industrie. Mais c'est intéressant, car cela nous permettrait finalement de continuer de brûler du kérosène, de l'essence et du gaz sans faire augmenter les concentrations de CO₂ dans l'atmosphère.

Deux visions apparemment contraires

Mais retenez uniquement ces deux chiffres insensés: 140 TWh d'efficacité énergétique, 200 TWh d'énergie verte à importer ou à générer en Belgique grâce au nucléaire. Le 140 TWh, c'est ce rêve porté par la partie sud du pays, avec sa volonté de créer une économie basse énergie, de découvrir des modèles économiques différents, plus sobres, plus humains. Le 200 TWh, c'est

cette partie nord du pays qui aime les industries et les technologies qui sont nécessaires pour générer cette immense quantité d'énergie verte que l'on devra sans doute, en grande partie du moins, importer.

Ces deux chiffres effraient tous les spécialistes du secteur de l'énergie, tellement ils sont insensés. Mais balancer le curseur vers plus d'efficacité énergétique ou alors vers plus d'énergie verte à importer (ou à générer avec du nucléaire) ne ferait que transformer l'effroi en une impossibilité.

Et s'il s'avérait impossible de résoudre la crise climatique au niveau planétaire, on devrait faire face à des conséquences multiples qui interpellent autant le sud que le nord du pays. A titre d'exemple: une menace de destruction à très grande échelle des environnements naturels, peut-être hypothétique, mais fort perçue comme réelle dans la partie sud du pays.

Un autre exemple qui lui parle tellement au nord du pays: une immigration massive en provenance notamment de pays comme le Nigéria. Le Nigéria, c'est une économie low-tech, une société organisée autour d'une agriculture traditionnelle déjà très touchée par le stress hydrique qui ne saura pas résister à ce réchauffement de 3 à 5 degrés qui se profile si le monde n'arrive pas à diminuer rapidement ses émissions de gaz à effet de serre. Avec une population de 200 millions de personnes et en forte croissance, des dizaines de millions de réfugiés climatiques nigériens viendront en désespoir de cause frapper aux portes de l'Europe. Un problème d'immigration donc multiplié par cent.

Les volontés du Nord et du Sud du pays sont complémentaires

Le futur de la Belgique énergétique, c'est donc finalement une solution à deux dimensions, trop souvent opposées au travers du prisme communautaire, pour résoudre des problèmes qui parlent aux deux grandes communautés du pays. Mon message: travaillez ensemble sur ce problème de la transition énergétique et comprenez, grâce aux chiffres que vos différentes sensibilités sont des voies complémentaires pour résoudre un même problème. Je suis persuadé qu'une telle démarche vous aidera à gommer vos différences à propos de nombreux dossiers. Ces différences ne sont souvent que des complémentarités nécessaires pour construire ce monde dont tout le monde rêve.

Mon message au Nord et au Sud du pays: comprenez que vos différentes sensibilités sont des voies complémentaires pour résoudre un même problème.

Le livre de la semaine

Le siècle du populisme, Histoire, théorie, critique
Pierre Rosanvallon, Seuil, 2020, 288 pages.



Le populisme est un mot fourre-tout, principalement manié de manière péjorative. Si la nébuleuse populiste a déjà fait l'objet de diverses analyses sociologiques, il manquait une vaste étude critique et théorique qui aille au-delà de la simple analyse de ses causes.

L'auteur, professeur au Collège de France et auteur de nombreux ouvrages ayant la démocratie pour thème central, se propose donc de comprendre la cohérence et la rationalité du populisme («qui dérive de ce qui fonde positivement la démocratie»).

D'abord, il en dresse l'idéal type (le peuple-Un, l'Homme-Peuple, la démocratie directe...), tout en rendant compte des différenciations entre populisme de gauche et populisme de droite – l'on ne saurait mettre dans le même panier Trump, Orban, Salvini, Podemos et la France Insoumise. Ensuite, il retrace l'histoire du populisme, de la fin du XIX^e siècle à nos jours. Enfin, il critique terme à terme ses principes essentiels.

En conclusion, l'auteur esquisse très brièvement une alternative politique qui fasse droit au désarroi et à la menace qu'exprime la montée des populismes, en se centrant sur la notion de représentation, actuellement en perte de vue. Pour «revitaliser l'activité citoyenne et les institutions démocratiques», il faut «élargir la démocratie pour lui donner corps, en démultiplier les modes d'expression, les procédures et les institutions».

Notamment via une démocratie plus interactive et participative ou encore par le tirage au sort de citoyens, mais aussi en donnant à ces derniers les moyens d'une plus grande vigilance sur l'exercice du pouvoir. L'auteur défend ainsi l'instauration d'une «démocratie de confiance et d'appropriation» où le citoyen aurait sa place à côté de l'État, car «le pouvoir n'est pas une chose, mais une relation».

E.B.